

John Burnside

## Pénitence et autres poèmes

traduit de l'anglais par Françoise Abrial

### SNØLØSNING

Un mot pour l'instant où les arbres et les murs de pierre sèche  
émergent de leur amas de neige,

telle des bêtes nouvellement créées, gardant trace de l'obscurité  
du ventre qui leur a donné forme ;

pour le matin où l'on descend à pied la route qui mène à la ville,  
et chaque voisin pâle franchit le seuil de son repaire

de thé et alcool, confiture de canneberges,  
poissons dans des bocaux scellés, vieilles lettres, vieux désirs,

et en bras de chemise, attend que la lumière  
se ravive. En de tels instants

on sait que l'âme est réelle, tache maltée  
suspendue derrière la porte, déguisée en soie,

foulard de femme,  
voile de filets et de lignes,

toute chose que l'amour ou l'amitié a laissée, un jour,  
en promettant de la reprendre, au prochain passage.'

Extrait de *A Normal Skin*, 1997.

## EN NOURRISSANT LES POISSONS

Les poissons  
sont sceptiques.  
Ils ont déjà vécu dans ce monde  
et savent ce qui y manque ;

comment éviteraient-ils  
le désir et la peur,  
se heurtant au mystère du verre,  
aux vibrations de ma voix, à mes mains maladroites,

s'ils n'avaient atteint  
un réel détachement ?  
Je me suis souvent demandé ce qu'ils pensent en parcourant le bocal ;  
je les ai observés, cherchant une lueur de croyance,

impatience, terreur, consternation, joie  
– mais rien n'apparaît, pas même  
la mémoire.

Pendant tout ce temps, ils n'ont,  
je crois, jamais dormi,

donc jamais rêvé  
– à moins que leur rêve ne soit ce que je  
ne vois plus, décor trop immédiat pour qu'on en doute :  
la table dans l'entrée, le second passage du facteur,

les lumières de l'autre côté de l'estuaire, la pelouse vide,  
les enfants qui rentrent chez eux, appelant dans l'obscurité,  
le parfum sur ton fichu  
épicé de pluie.

Extrait de *A Normal Skin*, 1997.

## LES AVEUGLES

Le mardi ils allaient à pied  
de l'école aux bains publics,

passant devant notre fenêtre sans nous voir,  
par tout temps, mouchetés de neige ou de pluie,

ils marchaient par deux – au moins huit cents mètres  
à deviner.

Tout l'après-midi je les imaginais  
nageant en silence,

en accord les uns avec les autres à travers le jeu  
de l'eau et de la peau,

j'imaginai qu'ils pouvaient posséder, à leur insu,  
quelque parenté avec les noyés ; leur manière de deviner

les mouvements et les autres vies  
à travers les carreaux lisses au toucher.

Et plus tard, plongé dans ma trigo,  
je les entendais revenir

et j'attendais de voir le premier visage joyeux  
de l'autre côté de la haie ; les cannes blanches

frappant la brique et l'asphalte, remontaient un courant  
– magnétique, téléguidé, enraciné dans l'obscurité.

Extrait de *A Normal Skin*, 1997.

## UN MONDE ORDONNÉ

Pendant longtemps ils continuèrent à croire  
à la présence d'éther

et de reliques d'anges,  
flottant dans l'espace infini,

traces de radium,  
articulations de doigts, particules de lumière,

dérive laiteuse  
d'hydrogène et d'étoiles.

Ils cherchèrent à entendre un sifflement de radio,  
des animaux attardés dans la chair,

l'origine des choses, l'approche de la fin,  
le retrait d'un dieu, s'estompant de l'esprit.

Ils travaillèrent des années à de frais herbiers,  
démêlant les fougères et rameaux transparents ;

dans de sombres ménageries, ils prirent des mesures,  
envergure, trompe, angle de dent ou griffe,

retournant le soir à des assemblages  
d'appareils lumineux

pour trouver l'empreinte algébrique  
qui devait se trouver là, la manière dont existe l'âme

bien que rien ne l'ait jamais extraite de l'entrelacs  
de viande et graisse : incertitude exprimée,

ombre sur les plus précis instruments,  
résiduelle, démoniaque, inexacte.

Extrait de *Swimming in the Flood*, 1996.

## L'ARC-EN-CIEL

Ce n'est qu'un tour que joue la lumière,  
non une promesse envoyée par quiconque ;

six mois après le déluge, il sait comment un peuple  
est dupé par ses repères,

comment les gens les réinventent, habitués qu'ils deviennent  
aux mares et ruisseaux

et à l'odeur marécageuse  
des fossés et remblais.

Il préféreraient être enterré en mer  
plutôt que noyé sur terre,

s'accrochant à des arbres sans racines  
et des maisons éphémères ;

chaque fois qu'il pleut  
il se rappelle le premier jour passé chez lui

à patauger d'une stalle à l'autre  
dans une écume de gasoil,

trouvant les chevaux  
enveloppés d'un linceul de lentilles et boue.

Ses voisins sont venus  
pour les porter en terre,

puis ils l'ont abandonné à son baromètre enrayé,  
à son horloge arrêtée par la vase,

à l'almanach  
noyé dans le feu.

Extrait de *Swimming in the Flood*, 1996.

## ÉTÉ

Quand décline la chaleur  
le renard revient,  
suivant une ancienne piste le long du chemin,  
une lueur de soi  
dans ce dédale de sang et d'urine.  
Les pins sont immobiles.  
D'un village à l'autre on perçoit  
le même murmure monotone des abeilles,  
et le frisson qui anime la haie  
n'est autre que le vent ;

mais ce soir nous pourrions presque croire  
aux fées : comment elles émergent de l'herbe  
ou traversent furtivement notre cuisine  
cousant notre lait de leur venin,  
ce soir elles sont presque là – même s'il n'y a là  
que la chaleur du jour s'évanouissant  
à travers brique et peau,  
et le fantôme en papier de riz de la lune sur un champ  
où descend la chouette  
vers une paroisse d'orge et d'orties.

Extrait de *Swimming in the Flood*, 1996.

## PÉNITENCE

Ma voiture fendait le vent  
en direction du nord,  
tout autour, les séquoias se balançaient  
semblables à un océan  
noir.

Je me suis déporté : je n'ai pas remarqué le cerf  
avant qu'il ne bondisse,  
pattes postérieures en extension, au moment où j'ai freiné  
et fait une embardée dans les broussailles  
en bordure de route.

Bientôt, à l'arrêt,  
les phares se sont couverts de phalènes ;  
derrière les arbres, quelque chose était à l'écoute,  
une attention intense  
transperçait ma chair  
jusqu'à caresser mes os.

Ce frisson n'en finissait pas,  
je croyais que l'animal était passé  
sous les roues, et gisait là,  
tremblant.

Je n'ai pas coupé le moteur ; je suis descendu ;  
plus loin, derrière le rideau d'ombre, un corps  
a bougé parmi les feuilles,  
j'ai voulu y aller, aider, soigner,  
mais chacun de mes pas  
le faisait reculer.

Ou – non ; ce n'est pas la vérité,  
pas toute la vérité :  
je reconnais à présent que ma propre peur m'a retenu,  
pas la peur de l'obscurité, ni de cette présence  
qui ployait les arbres ;  
ce n'était pas exactement de la peur, mais la crainte  
de toucher, d'entrer en contact avec la douleur.  
Longtemps je suis resté immobile dans la rivière du vent,  
puis j'ai regagné la voiture  
et j'ai repris la route.

Je veux croire que le cerf  
a survécu ; ou, s'il est mort,  
qu'il a sombré inconsciemment dans les ténèbres.  
Mais de temps en temps je vais dans les bois  
et je gare la voiture : les phares se couvrent de phalènes,  
les bois se mettent à l'écoute ; j'écoute la nuit  
et perçois un écho qui s'évanouit parmi les arbres,  
ma propre chair dans le corps du cerf,  
qui résonne encore, souvenir inscrit dans un pare-chocs.

Extrait de *A Normal Skin*, 1997.